

Portrait du cinéaste en ornithologue *L'ornithologue* de João Pedro Rodrigues

André Roy

Numéro 184, octobre–novembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

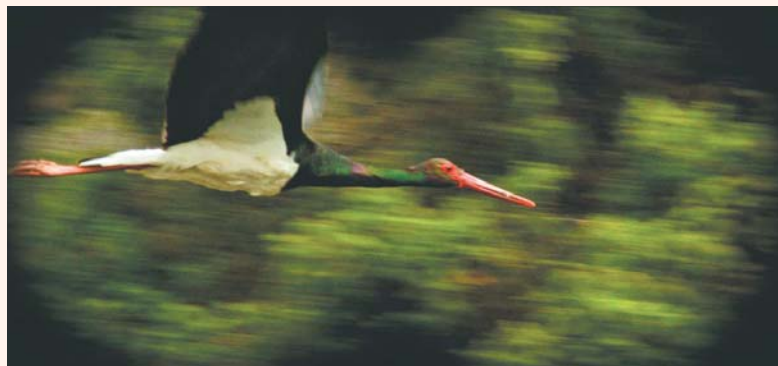
Citer ce compte rendu

Roy, A. (2017). Compte rendu de [Portrait du cinéaste en ornithologue / *L'ornithologue* de João Pedro Rodrigues]. *24 images*, (184), 58–59.

L'ornithologue *de João Pedro Rodrigues*

PORTRAIT DU CINÉASTE EN ORNITHOLOGUE

par André Roy



Prix du meilleur film au Festival de Locarno en 2016, le cinquième long métrage du Portugais João Pedro Rodrigues est un film inouï, un conte des mille et une merveilles. *L'ornithologue* est une œuvre si stimulante et excitante à regarder qu'on reste soufflé, presque tétanisé par tant de beauté et de richesse quand le film se clôt. Joie, allégresse pour le spectateur qui se laissera emporter par cette fable aux apparences candides, mais d'une profondeur peu commune. Original du début jusqu'à la fin, ce récit picaresque s'inscrit parfaitement dans la production de l'une des cinématographies les plus inventives des dernières années, avec des auteurs comme Joaquim Pinto, Pedro Costa, Miguel Gomes, qui nous ont donné des films à la fois poétiques et politiques exceptionnels.

Comment décrire cet *Ornithologue* qui emprunte plusieurs chemins cinématographiques, du film documentaire au *road movie*, de la parabole religieuse au film érotique, du western au film fantastique ? Dans cet opus hybride, chaque plan ressemble à une borne de l'histoire récente du cinéma. Nous voici, selon les séquences du récit, avec les *Onze fioretti de Saint François* de Roberto Rossellini, *Des oiseaux petits et gros* de Pier Paolo Pasolini, *Delivrance* de John Boorman, *Tropical Malady* d'Apichatpong Weerasethakul, *Les mille et une nuits* de Miguel Gomes ou *L'inconnu du lac* d'Alain Giraudie. Sans oublier les films de Rodrigues eux-mêmes comme *O fantasma* (2000), *Odete* (2005), *Mourir comme un homme* (2009) et *La dernière fois que j'ai vu Macao* (2012, coréalisé avec João Rui Guerra da Mata) ; ni, surtout, *Manhã de Santo António* (2012), son court métrage sur Saint Antoine de Padoue, patron de Lisbonne adulé par la dictature salazarienne, qui pourrait servir de guide pour décoder *L'ornithologue* puisque ce court porte sur certains événements de la vie de ce saint (déjà croisé dans *Mourir comme un homme*). Événements transfigurés ici, caviardés, comme il se doit avec ce cinéaste du désir et du dédoublement, de la métamorphose et du détournement.

Suivons donc ici de manière détaillée quelques péripéties du personnage principal pour saisir toute la complexité de cette œuvre : sa construction minutieuse, audacieuse, ayant sa logique propre ; les retournements imposés à la vie de saint Antoine en tant qu'être humain sexué ; la réinterprétation mécréante des légendes et études inspirées par lui. Fernando, interprété par l'acteur français Paul Hamy – que double la voix du réalisateur –, est un bel ornithologue qui observe les oiseaux dans la région du Trás-os-Montes au

nord du Portugal. Les vingt premières minutes du film forment un prologue contemplatif qui alterne les prises de vues avec des jumelles et identifiées par des cartons (comme au temps du cinéma muet), reproduisant ainsi le point de vue de l'ornithologue, et celles du « regard d'oiseau », lointaines, qui place le spectateur en position de regardeur et de regardé. Tout cela dans des images douces d'une grande beauté, que le Scope vient amplifier, en guise d'avant-goût, mais un avant-goût trompeur.

En kayak sur le Douro, Fernando, tout à son observation d'une cigogne noire, ne voit pas les rapides qui s'approchent et est emporté par les flots, ce qui évoque l'événement principal de la vie de saint François : son naufrage qui le charrie jusqu'en Italie. Échoué, blessé, inconscient sur les bords de la rivière, Fernando est recueilli par deux Chinoises en route pour Saint-Jacques-de-Compostelle (deux interprètes rencontrées sur le plateau de *La dernière fois que j'ai vu Macao*) qui le droguent en lui faisant boire du thé. Il se réveille dénudé, ligoté et attaché à un arbre à la façon de la pratique sexuelle du bondage. Cette séquence renvoie aussi aux images du corps transpercé de flèches de saint Sébastien suspendu à un arbre, notamment celle de 1525 du peintre homosexuel Giovanni Antonio Bazzi surnommé Le Sodoma. On ne sera alors pas surpris par les plans montrant le corps comprimé de Fernando, le sexe en érection.

Réussissant à se libérer, le jeune homme retrouve son sac et ses effets personnels. Il se débarrassera alors de son portable (avec lequel il ne peut pas rejoindre son ami) et de ses pilules (allusion indirecte au sida que le cinéaste avait traité dans *Mourir comme un homme*), un délestage qui rappelle le dépouillement d'un saint François d'Assises ayant fait vœu de pauvreté¹. Fernando se prépare ainsi à se transformer en saint Antoine. Il jette également sa carte d'identité non sans constater que, sur sa photographie, ses yeux ont été brûlés : il ne verra plus, semble annoncer Rodrigues, le monde comme avant.

Sur sa route, notre homme rencontre un berger en train de boire du lait à même la mamelle d'une chèvre (scène à connotation sexuelle s'il en est une). Il est sourd-muet et quand Fernando lui demande son nom, celui-ci trace « Jesus » sur le sable ; le cinéaste revisite de cette façon le mythe qui veut que saint Antoine ait porté l'Enfant Jésus dans ses bras. Mais plus que cela, la rencontre se meut en caresses entre les deux hommes, dans un érotisme simple, totalement incarné, exempt de toute sublimation. Quand le berger

tentera de le tuer avec un couteau, l'ornithologue, dans l'échauffourée qui s'ensuit, lui enfoncera par inadvertance ce même couteau dans le ventre. Le cinéaste détournera ensuite une scène tirée de la Bible: Fernando plonge le doigt dans la plaie de Jésus comme l'apôtre incrédule Thomas l'avait fait dans celle du Christ, doigt qu'il sucera ensuite amoureuxment. Là encore, c'est une manière – presque blasphématoire – pour Rodrigues de se réapproprier le savoir religieux en le désacralisant. Rodrigues est un cinéaste politiquement incorrect.

Fernando poursuit son périple et entre dans une forêt pluvieuse, une sorte de jungle thaïlandaise avec ses animaux vivants ou empaillés (on pense ici aux œuvres mystérieuses de Weerasethakul), et ses pratiquants du rite carnavalesque et païen des Caretos, jeunes hommes masqués et portant des vêtements à franges colorées. Un des participants urinerait sur le visage de Fernando, pratique urophile qu'il savoure. Puis dans ses pérégrinations, l'ornithologue rencontre trois amazones, des Diane chasseresses², qui le menacent, mais lui laisseront le champ libre. Ces femmes évoquent les figures venues d'ailleurs, travesties, transsexuelles, transgenres, des précédents opus de Rodrigues.

Par une série de plans mêlant son visage à celui de saint Antoine (interprété par le cinéaste lui-même), Fernando se retrouve sur le chemin menant à Padoue, et João Pedro Rodrigues prendra alors la place de Paul Hamy. Transsubstantiation – pour reprendre un terme religieux – totale: Fernando-Hamy devenant saint Antoine-Rodrigues. Métaphore littérale du mythe du saint puisqu'avant de devenir frère Antoine, celui-ci portait le nom de Fernando Martins de Bulhões. On peut dire que, après que la voix de l'interprète français a été vampirisée par celle du réalisateur (qu'il a doublée), le corps de Paul Hamy est maintenant totalement sous l'emprise du fantôme de Rodrigues. Nous sommes en pleine dynamique du désir, un désir qui n'a cessé à chaque étape du film de se matérialiser en tableaux érotiques (le corps ligoté, l'amour avec Jésus, le doigt dans la plaie avec le sang qu'on suce, la scène de l'urine, etc.). Désir du corps masculin; homosexualité prégnante, mais subtile. Le film se termine sur une composition du chanteur Antonio Variações mort du sida dans les années 1980, *Canção de Engate* (« Chanson de la drague »), d'une beauté triste et dont le tragique nous laisse dans une exaltation pantelante.

Troublant et émouvant, ce film dit que soi est un autre; que chaque instant de la vie est en continuelle métamorphose, thème qui a toujours obsédé le cinéaste. Il est ici traité dans une des formes les plus accomplies de son cinéma, à la fois hasardeuse et savante. Le film mélange avec une maîtrise aussi impeccable que brillante mythe et réalité, présent et passé. Il est un fascinant voyage où l'intime devient universel, où l'individu est inséparable du collectif, où le sacré ne distingue pas du profane et où le corps ne fait qu'un avec l'esprit. Le Portugais est un cinéaste du monde contemporain, de la modernité, ce que souligne parfaitement la précision formelle et inédite de sa mise en scène. Connaissant la forte part



biographique dans les œuvres de João Pedro Rodrigues, on peut soutenir que *L'ornithologue* est le magnifique autoportrait d'un cinéaste libre, radicalement libre. **24**

1. C'est sous les ordres de François d'Assises que saint Antoine ira prêcher dans toute l'Italie.
2. Le nom Diane en latin signifie le ciel.

Portugal, France, Brésil, 2016. Réal. João Pablo Rodrigues. Sc.: João Pablo Rodrigues et João Rui Guerra da Mata. Ph.: Rui Poças. Mont.: Raphaël Lefèvre. Int.: Paul Hamy, Han Wen, Chan Suan, Xalo Cagiao, Juliane Elting, João Pablo Rodrigues. 118 min. Dist.: Acéphale